

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 19 – mai 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

**Lire 365 jours
par an**

Qui a lu *Howards End*, le roman d'Edward Morgan Forster, imagine l'avantage qu'un certain jeune homme aurait pu tirer d'aussi nombreuses années de lecture : « Avec une heure au déjeuner et les loisirs plus ou moins rompus du soir, comment rattraper quelqu'un qui, ayant tout son temps pour soi, n'a cessé de lire depuis son enfance ?¹ » Si je n'ai pas toujours eu tout mon temps pour moi, je n'en ai pas moins lu tous les jours de ma vie depuis que... je sais lire. J'en témoigne dans le présent bloc-notes sans chercher autre chose que de faire passer mon enthousiasme de lecteur.

Dominique Hoizey

1. Edward Morgan Forster, *Howards End*, traduction de Charles Mauron, Omnibus, 2011, p. 465.

LIRE PAGES 2-4

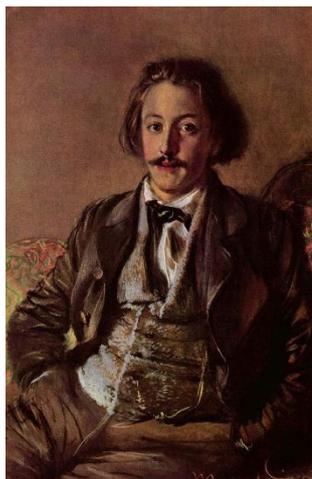


Lecture au Café du Palais (Reims)
Photo Gérard Peron

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

Paul Heyse

Comme son compatriote et contemporain Wilhelm Raabe (1831-1910), dont on peut encore trouver chez un bouquiniste *La Chronique de la rue aux moineaux* (*Die Chronik der Sperlinggasse*)¹, Paul Johann Ludwig von Heyse (1830-1914) est aujourd'hui un écrivain oublié. Il ne s'offre plus à un lecteur français non germanophone qu'à travers les traductions anciennes (1869) de Gustave Bayvet et d'Émile Jonveaux rééditées en 1965 dans la collection des Prix Nobel de littérature. Les jolies histoires qu'ils racontent ont fait dire de lui qu'il était le Mérimée allemand. « Un Mérimée un peu pâle », écrivait il y a un demi-siècle la germaniste Geneviève Bianquis (1886-1972) qui trouvait l'*Arrabiata* de Paul Heyse « une petite sœur bien sage de Colomba² ». Plus d'une page du prix Nobel 1910 n'en mérite pas moins notre estime. 1. Wilhelm Raabe, *La Chronique de la rue aux moineaux*, traduit de l'allemand par Adna Lévy, Éditions Montaigne, 1931. 2. Paul Heyse, *L'Arrabiata – Le Garde-vignes – Résurrection*, Éditions Rombaldi (Collection des Prix Nobel de littérature), 1965.



Paul Heyse

Pastel d'Adolph von Menzel (1815-1905) - Museum Georg Schäfer Schweinfurt
Photo de Loescher & Petsch - Bayerische Staatsbibliothek München

L'ÉPHÉMÉRIDE DU CHAT MURR
Gustav Mahler – Luis de Góngora

LIRE PAGE 4

Itinéraire d'un lecteur enthousiaste par Dominique Hoizey

Si je m'imagine volontiers être né un livre à la main, c'est qu'un environnement favorable n'est pas étranger à mon engouement pour la lecture. Que d'heures, enfant, passées à lire dans la librairie de mes grands-parents maternels, Paul et Marie Pantenier, à Louviers ! En outre, les livres que j'empruntais dans la bibliothèque paternelle, bien fournie, n'étaient frappés d'aucun interdit – j'ai découvert ainsi à quatorze ans *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale* et *Si le grain ne meurt* d'André Gide lus entre *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier et *Marie-Claire* de Marguerite Audoux. Et je dois dire aussi un grand merci aux maîtres d'école et professeurs des établissements publics et privés que j'ai fréquentés. C'est d'ailleurs dans le cadre du collège catholique où j'étais scolarisé à Rouen qu'en classe de quatrième je passai de la lecture à l'écriture en fondant un bulletin, « Quatre à Quatre », tapé à la machine, ronéoté

et vendu dans la cour de récréation – tout bénéfique m'était interdit, mais l'expérience valait le coup !



Là, sous les stores baissés, naquit un lecteur
La librairie de mes grands-parents maternels à Louviers (Eure)

Invité en 1998 par la Comédie de Reims à parler de ma bibliothèque dans le cadre d'une animation proposée par Christian Schiaretti, je déclarai d'emblée qu'au commencement était le Petit Larousse...illustré. S'il fut le livre de chevet de mon enfance – je le revois au pied de mon lit – et la pierre angulaire de ma future bibliothèque, mes premières lectures, en dehors d'un fascicule édité en 1911 par le Bon Marché sur le sous-sol de Paris – les anciennes carrières, les catacombes, les égouts, la construction du métropolitain...frappaient ma curiosité d'enfant –, étaient beaucoup moins didactiques.



Une photo me montre en 1950 dans la maison de mes grands-parents maternels, captivé par l'histoire de Boucle d'or et les trois ours. Parmi mes lectures préférées il y avait à cette époque l'histoire, contée par Claire Huchet Bishop, des Cinq Frères Chinois dont les capacités étranges, comme celle d'avaler la mer, me fascinaient. Celui qui m'impressionnait le plus – l'image qu'en donne Kurt Wiese n'y est pas étrangère – est le Chinois qui, pour éviter la noyade, allongent les jambes jusqu'à toucher le fond de la mer.

J'ai beaucoup lu, enfant et adolescent, Jules Verne, mais surtout pas mal d'auteurs anglo-saxons, tels que Fenimore Cooper, Harriet Beecher Stowe, Charles Dickens, Hermann Melville, Louisa May Alcott, Margaret Mitchell, Walter Scott, Robert Louis Stevenson, Mark Twain... passant volontiers de *Moby Dick* ou des *Aventures de Tom Sawyer* à la lecture de magazines comme *Spirou*, *Tintin* ou *L'Intrépide*. Parmi mes héros de bande dessinée, j'ai eu longtemps un faible pour Bibi Fricotin – j'avais hérité de mon père de ses propres albums – mais le seul auquel je suis resté fidèle – je mets Tintin comme Mozart à part – est Lucky Luke. À douze ans je découvris dans la bibliothèque paternelle le fameux *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* dont l'un de mes professeurs du collège de Rouen que je fréquentais alors nous lisait à la fin de ses cours des passages qui rapidement me poussèrent à aller plus loin. De fait, je

dois à ce livre, plus que les aventures de Tintin en Chine racontées dans le *Lotus bleu* – je ne parle pas de *Tintin au Tibet* qui ne sera publié que quelques années plus tard – ma passion pour la Chine, mais d’abord pour le Tibet, le pays des démons, et c’est sans doute l’un de ces êtres malfaisants qui, jeté à ma poursuite, m’envoûta. Victime donc de je ne sais quel maléfice, je fus frappé d’un mal étrange dont les premiers symptômes prirent la forme d’une curiosité grandissante pour le monde tibétain. Ce fut ainsi que, sous la houlette d’Alexandra David-Néel, je reçus, un ou deux ans après la lecture du récit de son voyage à Lhasa, l’enseignement des mystiques et des magiciens du Tibet. J’appréciais en particulier les exploits de ces lamas coureurs capables de parcourir avec une rapidité hors du commun des distances importantes : « Le marcheur ne doit ni parler, ni penser à aucune chose, ni regarder de droite à gauche. Il lui faut tenir les yeux fixés sur un unique objet éloigné, et ne jamais permettre à son attention d’être détournée par quoi que ce soit ¹. » Appliquée à la géométrie, cette discipline aurait dû faire des miracles, mais c’était en vain que, fouillant du regard les coins et les recoins de la figure tracée sur le papier, je m’obstinais à fixer le point d’où la lumière assurément allait surgir.

Jeune homme, j’ai longtemps partagé mes lectures entre l’histoire et la littérature, et je n’avais pas plus de douze ou treize ans quand je commençai la rédaction d’une « Histoire de France illustrée par les timbres » ! La littérature a fini par l’emporter quand à seize ans je me mis à lire régulièrement les hebdomadaires tels que *Les Nouvelles littéraires* ou *Les Lettres françaises*. Je ne me suis en réalité jamais totalement détaché de l’histoire vers laquelle je reviens périodiquement – ma période chinoise m’a ainsi conduit à lire de nombreux ouvrages sur la Chine antique et moderne. Mais l’attrait que le monde des idées exerça bientôt sur moi modifia quelque peu mon comportement de lecteur. Un peu plus de philosophie – j’ai donné en faculté des cours d’histoire de la philosophie allemande au début des années 1970 – mais un peu moins de littérature ! Pas pour longtemps, car je n’ai pas tardé à abandonner Kant, Hegel et Schopenhauer au profit de mes bons vieux amis Goethe, Heine, Hölderlin, Rilke... tout un monde germanique, entrevu dans un collège de la région parisienne où sous la férule d’un professeur d’allemand exceptionnel je me suis épris d’une grande passion pour la langue allemande, et que de nombreux séjours en Allemagne et en Autriche confirmèrent. Erich Kästner, Heinrich Böll, Hermann Hesse et Erich Maria Remarque ont été les premiers auteurs de langue allemande que j’ai lus en...allemand.

La Chine a été dans ma vie une grande parenthèse de vingt-cinq ans. Je me suis intéressé à plusieurs aspects de sa civilisation, notamment à l’histoire de la médecine, mais c’est la littérature classique, plus particulièrement la poésie, qui m’a le plus comblé. Au cours de l’un de mes voyages en Chine – c’était en 1983 – on m’avait signalé la tombe de Bai Juyi du côté des grottes de Longmen dans le Henan. Laissant derrière moi ce formidable ensemble de sculptures bouddhiques, je dirigeai mes pas vers la tombe de ce mandarin du IX^e siècle située sur une hauteur, et là je pris l’engagement de le traduire², mais mon poète chinois préféré demeure Li Bai, un nom « si populaire à la Chine, écrivait en 1862 Hervey-Saint-Denys, qu’on l’y trouve partout inscrit, dans le cabinet du lettré comme dans la maison du laboureur, sur les rayons des bibliothèques ou sur les panneaux des plus pauvres murailles, sur les bronzes, sur les porcelaines et jusque sur les poteries d’un usage journalier ³ », et s’il me fallait choisir dans une œuvre abondante – plus de mille poèmes ! –, je me contenterais de ce quatrain :

Une volée d’oiseaux disparaît haut dans le ciel,
Un dernier nuage s’éloigne doucement.
Sans nous lasser, nous nous contemplons,
Il ne reste que le mont Jingting ⁴.

Curieusement, je lis peu les écrivains chinois d’aujourd’hui – je me suis arrêté à la génération des Mao Dun, Lao She et Ba Jin. En revanche je relis volontiers les grands classiques chinois, comme *Le Rêve dans le pavillon rouge*, *La Pérégrination vers l’Ouest (Xiyou ji)* ou *Fleur en Fiole d’Or (Jin Ping Mei)*, le plus souvent en français – il existe d’excellentes traductions. Pour la poésie, je ne peux pas me passer du texte chinois. D’une manière générale, j’aime lire dans la langue originale, mais cette lecture se limite évidemment, en dehors de la littérature chinoise, aux littératures dont les langues me sont familières, donc aux littératures anglo-saxonnes et germaniques. J’ai bien acquis quelques rudiments de russe, d’italien et d’espagnol, mais ils ne me permettent pas d’aller bien loin. La barrière de la langue ne m’a jamais privé de la lecture de Dostoïevski ou de Tolstoï, de Buzzati ou de Malaparte, de Borges ou de

Garcia Lorca, et elle ne me privera jamais de celle d'un auteur finnois, ouzbek, persan ou...sorabe – ce fut au cours d'un voyage du côté de Bautzen en Allemagne que je découvris il y a quelques années les fables de Handrij Zejler ⁵ traduites du sorabe en ...allemand ! On ne dira jamais assez merci à ces violeurs de frontières que sont les traducteurs !

Aujourd'hui, la littérature occupe la première place parmi mes lectures. Sans parler des joies et des leçons qu'elle donne, je crois, comme Jacqueline de Romilly, « à l'aide qu'elle peut apporter dans les rapports entre les hommes ⁶ ».

Dominique Hoizey

1. Alexandra David-Néel, *Mystiques et magiciens du Tibet*, Pocket, 2015, p. 220. 2. Bai Juyi, *Poèmes*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1985. 3. *Poésies de l'époque des Thang*, traduites du chinois et présentées par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, Éditions Champ Libre, 1977, p. 113. 4. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, Orphée/La Différence, 1990, p. 99. 5. Handrij Zejler (1804-1872), *Der betresste Esel*, Domowina-Verlag, 2004. 6. Jacqueline de Romilly, *Ce que je crois*, Éditions de Fallois, 2012.

L'ÉPHÉMÉRIDE DU CHAT MURR

Mort de Gustav Mahler (18 mai 1911)

Si des « immenses symphonies dont Mahler se sentait lourd », on peut, comme Philippe Jaccottet, envier les « dimensions, quand soi-même on est à peine capable de quelques notes en marge ¹ », c'est au compositeur du *Chant de la Terre* (*Das Lied von der Erde*) que je suis le plus attaché. Il avait découvert la poésie chinoise à travers un recueil paru à Leipzig en 1907, *Die chinesische Flöte* (*La Flûte chinoise*), compilé par Hans Bethge à partir de traductions notamment françaises qu'il adapta en allemand. Il puisa en particulier dans les *Poésies de l'époque des Thang* qu'Hervey-Saint-Denys avaient publiées en 1862 et dans *Le livre de Jade* de Judith Gautier. Il est parfois difficile de retrouver dans l'œuvre de Gustav Mahler – je ne parle évidemment pas de la musique, sublime ! mais des textes – son...chinois. Hans Bethge et Gustav Mahler – ils ne lisaient ni l'un ni l'autre le chinois – n'ont pas hésité à ajouter un vers ou à changer un mot, à prendre donc leurs distances avec le poème original. Ce que d'ailleurs Judith Gautier faisait allégrement. « Je tisse à la lueur de la lampe qui s'éteint », traduction littérale, devient sous la plume de la femme de lettres : « Ma lampe s'est éteinte d'elle-même, la soirée est finie, je vais aller me coucher. ² » 1. Philippe Jaccottet, *Carnets 1968-1979*, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2014, p. 604. 2. Judith Gautier, *Le Livre de Jade*, édition d'Yvan Daniel, Imprimerie Nationale Éditions, 2004, p. 177.



De gauche à droite : Hans Bethge, Judith Gautier et Gustav Mahler
Hans Bethge : Dessin de Wilhelm Lehmbrock (1881-1919)

Mort de Luis de Góngora (23 mai 1627)

Philippe Jaccottet dit de la langue de Luis de Góngora qu'elle « pourrait se décrire dans les mêmes termes que le paysage de Majorque : l'air, l'or, la roche ¹ ». Je ne connais pas Majorque, mais je me fie entièrement au jugement du traducteur des *Solitudes* : « Les pas d'un pèlerin ce sont errant / ces vers que me dicta la douce muse... ² » Je veux bien croire également Jacques Ancet quand il écrit de l'œuvre de Luis de Góngora, difficile, que sa compréhension « doit se conquérir et se mériter ³ ». La lecture de la *Fable de Polyphème et Galatée* m'en a convaincu. 1. Philippe Jaccottet, *Carnets 1954-1957*, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2014, p. 358. 2. Luis de Góngora, *Les Solitudes*, traduction de Philippe Jaccottet, La Dogana, Genève, 1984. 3. Luis de Góngora, *Fable de Polyphème et Galatée*, traduction de Jacques Ancet, Poésie/Gallimard, 2016, p. 8.